

TRADUIRE LA BIBLE

La traduction de la Bible par le «groupe» de Port-Royal s'est étendue sur près d'un demi-siècle, de 1656-1657 à 1700. Devenue immédiatement célèbre sous le nom de son maître d'oeuvre et principal artisan, Lemaître de Sacy (1613-1684), elle a connu un succès durable chez les catholiques français, et même auprès de certains protestants, jusque vers 1900, où le recours exclusif aux originaux hébreux et grecs a conduit à son rapide effacement. Si l'on comprend sans peine que le grand public ait accueilli avec faveur les nouvelles versions de l'Écriture, protestantes ou catholiques, l'oubli quasi total de la Bible de Sacy chez les historiens et les critiques apparaît comme surprenant, étant donné sa qualité et son influence littéraires et religieuses.

C'est seulement vers 1980 que se dessine un renouveau d'intérêt, avec Michel de Certeau¹, et surtout Bernard Chédozeau, dont les travaux ont été synthétisés dans un ouvrage collectif remarquable, *Les Bibles en français*, en 1991. En 1980 aussi était née l'idée de rééditer la Bible de Sacy dans une collection de grande diffusion, idée réalisée en 1990 chez Robert Laffont, dans la collection «Bouquins».

Toutefois ces recherches demeuraient d'ordre surtout historique: genèse et description des publications, contexte... Elles

1. M. de Certeau, L'idée de traduction de la Bible au XVII^{ème} siècle: Sacy et Simon, dans les «Recherches de Sciences Religieuses», t. 66 (janvier-mars 1978), pp. 73-91. Voir, tout récemment, l'étude de M. Pécharman, «Interprétation et traduction: Pascal et Port-Royal», dans *L'interpretazione nei secoli XVI e XVII*, Milano, Franco Angeli, 1993, pp. 661-687.

négligeaient la philologie et l'esthétique. Autrement dit, la Bible de Port-Royal n'a que peu bénéficié des perspectives ouvertes par des chercheurs éminents comme Roger Zuber ou Emmanuel Bury². La publication par le professeur Luigi de Nardis des *Regole della traduzione* (1991), véritable Discours de la Méthode dans l'art de la Traduction considéré en général, a constitué une invitation pressante à considérer de près les options et les pratiques bibliques du groupe.

Il s'agit d'un domaine complexe. Dès les dernières décennies du XVII^{ème} siècle, la controverse a fait rage, et il y aurait lieu d'étudier non seulement les justifications présentées par Port-Royal mais les condamnations des autorités ecclésiastiques; il faudrait dialoguer avec Amelote, Bouhours ou Richard Simon. Je m'en tiendrai ici aux textes théoriques de Port-Royal («Règles», préfaces, lettres) et à sa pratique de la traduction biblique. Comme un tel espace reste encore bien trop vaste, je m'attacherai à faire apparaître les grandes avenues qu'on peut tracer dans cette forêt.

Quels textes traduire?

Le 8 avril 1546, le Concile de Trente avait promulgué un décret au sens controversé: il imposait le recours à la Vulgate de saint Jérôme pour toute argumentation publique, ce qui semblait laisser aux exégètes la liberté de recourir à l'hébreu et au grec. Mais, en concluant que personne ne devait s'éloigner de la

2. L'ouvrage fondamental de R. Zuber, *Les «Belles Infidèles» ou la formation du goût classique* [1968] a été réédité chez Albin Michel en 1995, dans la collection «L'Évolution de l'humanité». La thèse de Geneviève Delassault *Le Maître de Sacy et son temps* (Paris, Nizet, 1957) est rapide, sur la Bible, et pas toujours sûre. Seul Jean Mesnard a ouvert la voie, avec un essai lumineux sur *L'abrégé de la vie de Jésus-Christ* (*Oeuvres Complètes de Pascal*, Paris, DDB, 1991, t. III). Mais nous ne possédons pas d'étude d'ensemble sur Pascal traducteur.

Vulgate «sous aucun prétexte», ne tendait-il pas à fermer la porte ainsi entrouverte? Non moins grave, en 1564, le pape exige que seuls aient accès aux traductions bibliques ceux qui seront reconnus en avoir la «capacité» et la «permission écrite» (de l'évêque). Un mouvement d'hostilité à l'égard du principe même de la traduction se développe alors dans l'Europe du sud et même en France.

Port-Royal, en pleine harmonie avec les aspirations gallicanes, s'est au contraire situé à la pointe du combat pour l'accès de tous à la lecture de la Bible. Très actif dans l'ascension irrésistible du français comme nouvelle langue de la culture, il considère que la Bible, tout autant que la liturgie et les prières personnelles, doit être accessible à chacun dans sa langue maternelle³. Il n'a jamais varié sur ce point, qui lui vaudra diverses condamnations, jusqu'à la bulle *Unigenitus* (1713).

En revanche, il a hésité sur le rôle à reconnaître à la Vulgate. A ses débuts, le groupe, fort intelligemment, apparaît comme convaincu de la nécessité de traduire sur les originaux hébreux, araméens ou grecs. En 1650, les célèbres Heures de Port-Royal (dont Racine utilisait la vingt-sixième édition) contiennent une soixantaine de Psaumes, traduits de «la vérité hébraïque» (Préface). En 1665 paraît la totalité du Psautier (sans Approbation), en deux versions, l'une d'après l'hébreu, l'autre d'après la Vulgate. Même position en 1667 dans le Nouveau Testament de Mons (publié à l'étranger, sans Privilège). En avril 1668, le pape Clément IX condamne l'entreprise; de même que l'archevêque de Paris, qui la dénonce comme ayant préféré le grec à la Vulgate⁴.

3. Voir B. Chédozeau, *La Bible et la liturgie en français*, Paris, Cerf, 1990.

4. Bref de Clément IX du 20 avril 1668: «... a vulgata editione praedicta difformem [...] hunc librum damnamus et prohibemus»; Seconde Ordonnance de Mgr l'Archevêque de Paris, du 20 avril 1668: «En premier lieu, cette nouvelle traduction imprimée à Mons n'est point conforme, non plus que celle de René Benoît, au texte de la version latine, communément appelée Vulgate, en ce que souvent elle lui préfère le grec vulgaire, quoique l'Eglise ne l'ait

Un tournant semble avoir été pris vers 1668-1669. C'est l'époque où s'établit cette accalmie dans les controverses qu'on a appelée «la Paix de l'Église». Port-Royal, soucieux de ne pas attiser les conflits, évite tout ce qui pourrait apparaître comme une provocation. La Vulgate était tout de même une traduction vénérable, effectuée sur l'hébreu; afficher qu'on travaillait sur elle n'interdisait pas d'infléchir selon les textes originaux; et l'essentiel demeurait l'immense service que rendrait à l'Église de France l'existence d'une belle traduction moderne. Telle sera aussi la démarche d'un exégète pourtant familier des langues bibliques, Richard Simon, qui en 1702 publie sa propre traduction du Nouveau Testament: d'après la Vulgate (tout en indiquant les différences du grec). De là un vaste champ d'enquête: dans quelle mesure les traductions de l'Ancien Testament par Port-Royal ont-elles rusé avec un apparent recours à la Vulgate? La Préface de La Genèse, en 1682, ne laisse pas d'intriguer, qui fait l'apologie de l'hébreu⁵.

La perplexité grandit encore quand on examine l'édition de 1700, la plus achevée. On y rappelle que le Concile de Trente a déclaré que la Vulgate ne contient «aucune faute en ce qui concerne la foi et les moeurs», bref qu'elle ne peut pas faire de mal (interprétation plutôt limitative du texte tridentin). On affiche donc que dans cet état ultime de la Bible de Port-Royal on s'est appliqué à «rendre le texte exactement conforme à la Vul-

point déclaré authentique, le substituant même presque toujours en sa place et rejetant à la marge ce qui est de la Vulgate».

5. « Pour ce qui regarde les éclaircissements de la lettre, que l'on peut tirer de la langue originale, qui est l'hébraïque, on a réglé la version et tous les sens littéraux sur ce que l'on a pu tirer de plus clair et de plus solide des plus savants interprètes [...] Comme l'intelligence de la lettre de l'Écriture et de la langue hébraïque est devenue beaucoup plus commune en ce siècle qu'elle n'était de leur temps [d'Origène et des Pères grecs], on a tâché toujours de fonder le sens spirituel sur la lettre même de l'écriture ... (Préface, deuxième partie, paragraphe 1).

gate». Mais on souligne en même temps que cela ne «dérober rien au texte original de ses avantages», que divers versets des Psaumes sont incompréhensibles dans le latin de saint Jérôme et qu'il faut donc recourir à l'hébreu. La Bible de 1700 est allée beaucoup plus loin: elle indique dans ses «Notes courtes», le plus souvent en marge, les différences d'avec l'hébreu ou le grec. De là cette conclusion jubilante: «on aura par ce moyen [des Notes] dans cette Bible française tout ce qui se trouve dans l'Ancien Testament traduit sur l'hébreu». Pratique caractéristique d'une époque où vient de paraître le Dictionnaire de Bayle, et où l'on tente d'égarer la censure dans un labyrinthe de Notes et de Contrenotes (pour emprunter un titre comique à Ionesco).

Dans quel ordre traduire?

La réponse à cette seconde question va se révéler d'une richesse inattendue. Sans exclure quelques faits peut-être peu significatifs, la succession des publications, livre par livre (biblique), est dans la plupart des cas chargée de sens. Bien entendu, ont été traduits d'abord le Nouveau Testament (entrepris en 1656, publié en 1667) et les Psaumes (1665), c'est-à-dire un ensemble dont la diffusion dans le public laïc n'a guère suscité d'objections en France: ce sont ces deux recueils qui seront distribués massivement aux protestants après la Révocation de l'Edit de Nantes (1685) et qui constitueront l'essentiel du Manuel du chrétien chez les catholiques eux-mêmes. Nouveau Testament et Psaumes apparaissent comme les fondements de la foi et de la prière chrétiennes.

Une fois cette évidence reconnue, on pénètre dans le domaine moins familier des différences culturelles, des modifications de la sensibilité. Quels sont les premiers livres de l'Ancien Testament publiés par Sacy? Le Livre des proverbes (1672), suivi de L'Ecclésiaste (1673) et du Livre de la Sagesse (1673). Ces préférences caractérisent une époque fascinée par l'analyse morale,

de *La Morale du sage* (1667), fondée sur ces trois mêmes livres, de Marie-Éléonore de Rohan, déjà auteur d'une paraphrase de l'*Ecclésiaste* (1665), aux *Aventures de Télémaque* (1699), où la Sagesse, sous les traits de Minerve, ne cesse de reprendre les paroles mêmes des livres sapientiaux, et tout particulièrement du Livre des proverbes et de la Sagesse. Le modèle qu'offraient Les proverbes n'a pas été étranger à l'essor des formes brèves dans la réflexion morale, dès les années 1650: la préface de l'*Epigrammatum delectus* publié par Port-Royal en 1659 est explicite sur ce point, au moment même où écrivent Pascal et La Rochefoucauld. Soucieux d'imiter la rhétorique divine, Pascal fabrique des proverbes, dont il parsème les *Pensées*. Gérard Ferreyrolles, dans un exposé encore inédit, a pu mettre en lumière la présence des livres sapientiaux dans les *Fables* de La Fontaine. Il en est de même dans l'*Esther* (1689) de Racine, qui avait sur sa table la Bible de Sacy.

Il est moins aisé d'interpréter les publications qu'on peut appeler 'intermédiaires': les prophètes (1673, 1679), la Tora (1682-1686), la plupart des Livres historiques (1686-1687). A propos de ces derniers, on peut seulement faire remarquer que Port-Royal s'intéresse modérément à l'histoire (malgré Le Nain de Tillemont), et Pascal presque pas du tout. Il est épris de cheminement spirituel, et privilégie donc l'analyse anthropologique et le 'prophétisme' comme expérience de Dieu.

Passons maintenant aux derniers ouvrages publiés. Ils se révèlent, eux, aussi parlants que les premiers. On s'est résigné à faire enfin paraître – il le fallait bien – les livres qui déroutaient le plus: Daniel (1691), Ezéchiel (1692) et surtout le Cantique des cantiques (1693).

Ce qui déconcertait les traducteurs chez Daniel et chez Ezéchiel, c'est la luxuriance de leur symbolique, notamment dans les passages d'inspiration apocalyptique. Ainsi la puissance visionnaire d'Ezéchiel – selon la préface de 1692 – forme «dans l'esprit une idée si surprenante, et qui a si peu de rapport aux

idées communes que nous nous formons de ces choses, qu'il est difficile de n'avoir pas quelque peine en les lisant».

Mais le comble de l'obscurité, c'est le Cantique des cantiques, qui déjà médusait Descartes (Entretien avec Burman, 1648) et scandalisait Rancé, qui en interdisait la lecture aux religieuses. Nous avons la chance de posséder à ce sujet une lettre fort explicite de Sacy, datée du 25 novembre 1660, marque que les souffrances du traducteur ont duré un quart de siècle et l'ont même conduit à l'aphasie, puisque le livre sulfureux sera en définitive traduit par Pierre Thomas du Fossé. La cousine de Sacy, la brillante Angélique de Saint-Jean, lui avait écrit qu'«il en fallait toujours revenir au Cantique des cantiques». En quoi elle illustre pleinement la tradition catholique: le Cantique a été le livre le plus médité et commenté, d'Origène ou Grégoire de Nysse à saint Jean de la Croix ou saint François de Sales, en passant par un des Pères de Port-Royal, saint Bernard. Sacy n'est pas peu embarrassé, et sa lettre nous fait sourire aujourd'hui: impressionné par l'assertion de sa cousine, il s'est résolu «à chercher quelques sens pour quelques paroles de ce livre, qui ne se pourraient bien dire de vive voix [!]». Mais, confie-t-il, «j'y trouvai moi-même de la difficulté». Faut-il donc recommander «ce cantique dont l'obscurité même est si sainte et si adorable»? Nullement. Pour la vie chrétienne «il est plus utile [...] de chercher en d'autres livres». Et dans un effort impressionnant de concession, Sacy ajoute: «Je crois que l'Apocalypse même, quelque obscure qu'elle soit, est plus propre» à l'édification que le Cantique⁶. L'Apocalypse – aussi confondante que Daniel et Ezéchiel – mais qu'il avait bien fallu joindre au Nouveau Testament dès 1667. Bossuet a été l'un des rares esprits qui ont admiré ce livre.

6. Cette lettre a été publiée par G. Delassault, dans son *Choix de lettres inédites de Louis-Isaac Le Maître de Sacy (1650-1683)*, Paris, Nizet, 1959, pp. 81-83.

Un tel embarras devant le Cantique s'explique d'abord par l'érotisme en quelque sorte flamboyant de ces chants nuptiaux, qui sont entrés dans la Bible comme symbole de l'expérience chrétienne. Ce sens littéral étant censuré, le livre devient effectivement obscur. La passion classique de la clarté le met alors à l'écart, en compagnie des apocalypses.

On le voit, l'ordre de publication des livres bibliques par Port-Royal nous dessine quelques linéaments d'une culture.

Comment traduire?

Cette troisième question pourrait conduire à toutes sortes d'analyses précises, d'où sortirait tout un livre. Force sera, ici encore, de nous en tenir aux options fondamentales.

Le premier choix à opérer fut celui du niveau de style. Falloit-il reproduire la diversité des énoncés bibliques, la rudesse de beaucoup d'entre eux? Au siècle précédent, en 1555, le protestant Castellion avait opté pour une simplicité populaire. Port-Royal adopta un style moyen. Un tel choix suscita, au sein même du groupe, des controverses: un long échange de lettres s'ensuivit entre Sacy et l'opposant le plus résolu, Martin de Barcos, qui voulait qu'on respectât le langage abrupt du Saint-Esprit⁷. A l'origine de la stratégie qui prévalut se discernent ai-

7. Le 24 avril 1667, comme dans plusieurs autres lettres, Sacy est sur la défensive: «Il est vrai qu'on a eu l'intention de le traduire [le Nouveau testament] en termes clairs et propres autant que la matière le pourrait permettre, mais non pas en termes élégants et polis de cette politesse qui peut plaire au sens des hommes et qui ne s'accorde pas avec la gravité de la parole de Dieu [...] On y a mis des termes, des nombres et des liaisons qu'on savait fort bien ne leur plaire pas [aux délicats]» (éd. Delassault, p. 221). Voir la Correspondance... de Martin de Barcos, éd. L. Goldmann, Paris, P.U.F., 1956. Ce choix d'un style moyen ne serait intervenu qu'après divers essais – des «exercices de style» en quelque sorte. Le «style élevé» ne convenait pas, et fit dire: «Notre Seigneur n'a point parlé comme cela». On trouva que le style simple «avilis-

sément deux exigences: l'une religieuse, l'autre esthétique. Disciples de Saint-Cyran, l'ami intime de Bérulle, les biblistes de Port-Royal insistent sur la grandeur infinie de Dieu, ils veulent que le style choisi apparaisse comme «digne de Dieu». De là les critiques sévères de Sacy contre certains hébraisants, qui sont à ses yeux comme à ceux de Barcos «non les interprètes, mais les profanateurs de l'Écriture», qu'ils rendent «tout humaine et moins estimable que quelques livres des auteurs païens»⁸. La traduction de Port-Royal est à situer au sein de l'École française de spiritualité, sous un éclairage discrètement oratorien; mais elle en représente le style le plus simple. Elle a voulu allier le rude génie de la langue hébraïque et les attentes d'une élite religieuse très exigeante: c'est précisément cet exercice de compromis que Port-Royal appelait Véritablement traduire. La traduction n'est pas décalque, mais transposition culturelle, acculturation.

Cette volonté d'élévation a conduit Port-Royal à refuser, dans le rapport à Dieu, le tutoiement. La prière par excellence, au sein du Sermon sur la montagne (Saint Matthieu, VI, 9-13), s'énoncera donc: «Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié». Choix singulier, qui va marquer le catholicisme français pour près de trois siècles, et qui distingue la Bible de Sacy d'autres traductions catholiques de la même époque, comme celles de François Véron (1646-1647) et de Godeau (1668), qui tutoient Dieu. Voilà un exemple très éclairant de la traduction comme acculturation: le grec et le latin ne connaissent que le tutoiement dans le dialogue entre deux personnes; le français joue subtilement du tu et du vous, selon la proximité psychologique des deux interlocuteurs. Quelle personne grammaticale choisir? Peut-on tutoyer Dieu, alors que

sait la parole de Dieu» (Marguerite Périer, Additions au Nécrologe: éd. Mesnard des Oeuvres complètes de Pascal, t. I, pp. 1139-1140).

8. Lettre à Barcos du 4 septembre 1668 (éd. Delassault, p. 302).

dans certaines familles françaises parents et enfants se vouvoient. Mains grands seigneurs tutoient leurs domestiques. A Port-Royal même régnait le vouvolement. De là un autre choix, le vouvolement presque partout où se déroule un dialogue entre deux personnes: entre la servante et Pierre au moment de la Passion, entre Pilate et Jésus, entre Jésus et le Grand Prêtre ... Mais la soldatesque emploie le tu, méprisant: «Christ, prophétise-nous qui est celui qui t'a frappé»⁹.

Ce même sentiment prévalent de la grandeur divine, d'un Dieu souverain et roi des rois, contribue sans doute à expliquer que les port-royalistes aient maintenu sans hésiter la traduction du nom divin par l'appellation politique Le Seigneur. Ils ne faisaient là que suivre la Bible grecque et la Vulgate. Mais ils auraient pu être tentés, comme certains écrivains (dont Racine), par la traduction lancée par Olivétan en 1537: L'Éternel. D'autant plus que Sacy traduit le nom divin révélé dans la théophanie du Buisson ardent par «JE SUIS CELUI QUI EST. Voici ajouta-t-il, ce que vous direz aux enfants d'Israël: CELUI QUI EST m'a envoyé vers vous» (Exode, III, 14).

A cette «dignité du sujet», à cette «gravité» religieuse – selon les formules de la préface aux Proverbes – s'adjoignent des considérations plus profanes: «la force du sens», «la suite de tout le discours» et la clarté. Même si Sacy proteste qu'«on a mieux aimé donner un peu plus à la fidélité qu'à la clarté», il ne fait pas de doute que Port-Royal veut éviter l'obscur: c'est même cette volonté d'éclaircissement qui le conduit à justifier le

9. Matthieu, XXVI, 69: «Vous étiez aussi avec Jésus de Galilée»; XXVII, 11 et XXVI, 62 et 68. De même, Dieu vouvoie Israël: «Israël, vous êtes mon serviteur» (Isaïe, 49, 3). Pascal a traduit dans les Pensées (éd. Sellier, fr. 718) ce chapitre 49 d'Isaïe: Dieu y tutoie Israël; mais Israël vouvoie Dieu. Dans sa prière, Pascal vouvoie Dieu (voir le Mémorial: fr. 742, et la Prière pour le bon usage des maladies). Pascal confère un hiératisme à certaines de ses traductions bibliques en leur donnant une couleur archaïque, comme J. Mesnard l'a montré à propos de l'Abrégé de la vie de Jésus-Christ.

recours aux langues originales¹⁰. De là l'une des règles de sa méthode: démêler l'écheveau syntaxique du latin ou du grec, couper les phrases longues. «Ainsi on rend clair et intelligible ce qui aurait été rempli d'une obscurité vicieuse»¹¹.

C'est encore cette recherche de la clarté qui a conduit les traducteurs à de nombreux ajouts, rendus nécessaires par la différence du génie des langues. Mais, avec beaucoup de scrupule, Port-Royal a repris dans ce cas une pratique qu'avait imaginée Michel de Marolles dans son Nouveau Testament (1649): l'impression des mots ajoutés en caractères différents. Ils apparaissent en italiques dans la Bible de Sacy.

Ces ajouts devaient aussi assurer la fluidité de la traduction, éviter les heurts. Mais il arrive parfois qu'il faille retrancher, pour rendre le texte biblique lisible par des Français: tel est le cas des répétitions de la conjonction *et* dans le style oral de nombreux textes hébreux¹².

Resterait une immense enquête sur le lexique. Le XVII^{ème} siècle a passionnément discuté de la pureté, de la propriété des termes. Les controverses au sein de Port-Royal ou bien avec Bouhours ou Richard Simon abondent en débats souvent piquants. Le Recueil de choses diverses nous apprend qu'il faut choisir centenier, et que centurion ne vaut rien; c'est le choix de

10. Proverbes, préface, p. XVI, XIX et XXI. Déjà A. Lemaître, parlant de la traduction de Saint Prosper par Sacy, écrivait: «ce poème de saint Prosper, qui étant très obscur et très dur dans les vers latins, a été traduit en des vers français les plus nobles, les plus clairs et les plus réguliers qu'on pût désirer». (cité dans *Regole della traduzione*, p. 42).

11. Arnauld d'Andilly, cité dans les *Regole...*, p. 63. Il faut toutefois remarquer que, le plus souvent, les écrits théoriques de Port-Royal sur l'art de la traduction réfléchissent par rapport au latin. De là l'intérêt, pour la Bible, des préfaces et des lettres.

12. Pratique reprochée à Port-Royal par un hôte de l'Hôtel de Liancourt, en 1670-1671: «Ils ont retranché les "et", mais cette particule, si souvent répétée, marque le discours simple de l'Écriture». (Un Port-Royal insolite, éd. J. Lesaulnier, Paris, Klincksieck 1992, p. 428).

Sacy¹³. Le délicat Père Bouhours prenait peur, à propos de la naissance de Jésus, devant le verbe accoucher, adopté par Port-Royal, mais qu'il remplace par mettre au monde (Luc, 2, 6). Dejà les précieuses, si l'on fait l'effort de croire Somaize, avaient évité ce verbe, qui leur donnait une «mauvaise idée», grâce à une périphrase: «Subir le contrecoup des plaisirs légitimes». Le même Bouhours ne s'inquiète pas moins devant engendrer, qu'il ne peut supporter dans la traduction de Port-Royal (Saint Matthieu, 1). Ce qui lui attire les sarcasmes de Richard Simon:

Les honnêtes gens, dites-vous dans vos Remarques nouvelles sur la langue française, ni les généalogistes ne disent point: Henri IV engendra Louis XIII. Louis XIII engendra Louis XIV. Et comme vous ne perdez guère de vue Messieurs de Port-Royal vous ajoutez aussitôt: Je m'étonne que des gens qui se piquent de politesse aient traduit [...] Abraham engendra Isaac [...] Encore passe pour les traducteurs de Genève et de Louvain; ce sont des étrangers et des barbares à notre égard. On pourrait vous objecter que le P. Amelote, qui a aussi conservé le mot d'engendrer [...] n'était ni de Louvain ni de Genève; et ceux qui ont connu ce Père témoignent qu'il avait fait une étude particulière de la langue française et que [...] il avait fait revoir à M. Conrart sa traduction des évangiles.

R. Simon poursuit en campant le jésuite en dévot de Bussy-Rabutin, mais en l'accusant de «faire parler les évangélistes à la Rabutine»¹⁴.

Ces exemples nous permettent de comprendre pourquoi

13. Un Port-Poyal insolite, p. 548. Voir Saint Matthieu, chapitres 8 et 27, 54.

14. Difficultés proposées au R. Père Bouhours ... sur sa traduction française des quatre évangélistes, Amsterdam, 1697, p. 71 et pp. 23-24. L'oratorien défend ici Port-Royal, qu'il avait attaqué longuement dans son Histoire critique des versions du Nouveau Testament, Rotterdam 1690. Cette personnalité agressive semble avoir toujours eu besoin d'être contre: lorsque la cible Bouhours l'occupe, il oppose au jésuite Port-Royal.

Sacy affirmait avoir souvent traduit simplement, et s'attendait aux critiques des raffinés.

*

Que conclure de cet aperçu? D'abord qu'existe un vaste ensemble de textes négligés, d'où le stylisticien et le littéraire pourraient tirer toutes sortes d'enseignements: les préfaces, les correspondances et les controverses sur les traductions bibliques. En second lieu, que ces traductions ont surgi d'une élaboration littéraire dont les exégètes modernes n'ont plus l'idée: choix des mots, des liaisons; travail sur les rythmes; souci de conférer au texte sacré une couleur divine. Écrivains, les port-royalistes considéraient que «la belle poésie et la belle traduction sont les deux chefs d'oeuvre de la beauté d'une langue et de son élocution la plus noble et la plus riche»¹⁵. Théologiens, ils ne pouvaient que consacrer encore plus ardemment leur talent à servir le Livre des livres, la Révélation divine.

Tous les traducteurs du groupe étaient convaincus d'être fidèles. Mais qu'est-ce qu'une traduction fidèle? Sera-ce celle de l'érudit positiviste qui transforme un original éclatant en une version terne qui vous tombe des mains? Port-Royal exigeait qu'on traduisît aussi la beauté, qu'on sût restituer l'acoustique d'un texte, et jusqu'à la lumière particulière qui émane de lui. Pareille ambition interdisait le mot pour mot. Elle correspondait à des vues proprement artistiques, qu'on a retrouvées récemment dans une controverse sur les traductions françaises de Virginia Woolf.

Toutefois, des monographies précises révéleraient, une fois de plus, la relative diversité qui régnait au sein de ce 'groupe'. Arnauld d'Andilly s'attachait à un déploiement juste du sens; Sacy apparaît dans sa Bible comme plus retenu. Faut-il expli-

15. Antoine Lemaître, cité dans les Regole..., p. 41.

quer ces différences par l'écart des générations, et voir en Andilly un «baroque», tandis que son neveu illustrerait les progrès du classicisme? Sans doute faut-il tenir grand compte des scrupules des traducteurs en présence du texte biblique, texte sacré avec lequel on ne saurait jouer.

Quoi qu'il en soit, la traduction de la Bible par Port-Royal a exercé une séduction immédiate, celle d'un «original», comme l'avaient souhaité ses promoteurs. Il n'est nullement surprenant que tant d'écrivains – jusqu'à Rimbaud – aient nourri d'elle leur propre création.

Philippe Sellier